

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Québec pas français (depuis au moins 40 ans) !

Sébastien Lavoie

Number 143, Fall 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/64711ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lavoie, S. (2011). Québec pas français (depuis au moins 40 ans) ! *Lettres québécoises*, (143), 58–59.



Québec pas français (depuis au moins 40 ans)!

Vieille nouvelle : il y a quarante ans, on mettait sous presse le premier numéro d'un journal motivé, entre autres, par une inquiétude devant la pratique du français à Montréal...

C'est par un manuscrit polémique, qui sera publié aux Éditions du Jour, en 1971, sous le titre *Le livre noir. De l'impossibilité (presque totale) d'enseigner le français au Québec*, que débute l'aventure de la revue *Québec français*. Au moment de sa rédaction, au mois d'octobre 1970, le Québec est en état d'insurrection appréhendée, et l'ambiance est telle que les auteurs jugent à propos de cacher leurs écrits chez la mère d'André Gaulin (le président d'alors du conseil d'administration de l'AQPF, l'Association québécoise des professeurs de français). Il s'agissait, pour Suzanne Benoît, Paul Vachon, Roger Delisle, Aurélien Boivin et Viateur Beaupré, notamment, de solliciter un débat sur la question de l'enseignement du français, la grande oubliée de la réforme de l'éducation.

C'est peut-être dans l'enseignement du français que la mutation imposée aux enseignants fut la plus douloureuse. En 1970, le programme-cadre avait été parachuté dans les écoles sous la forme d'une plaquette dont les orientations rompaient radicalement avec tout ce que l'enseignant de français avait appris à faire jusqu'alors. Volontairement succinct, ce programme ne proposait que des principes généraux et mettait l'accent sur la nécessité de susciter l'intérêt de l'élève au moyen de situations d'apprentissage adéquates. Le contenu était remarquablement absent. [...] En revanche, deux dimensions nouvelles de l'apprentissage de la langue faisaient leur apparition : le savoir-parler et le savoir-écouter. En principe, les manuels et cahiers d'exercices traditionnels étaient bannis : chaque enseignant se voyait confier la difficile mission de réinventer la pédagogie dans sa classe.

[...]

Dans ces circonstances, on commençait à ressentir de plus en plus vivement le besoin d'un lieu où les professeurs de français pourraient articuler une réflexion qui leur soit propre sur les problèmes qui les préoccupaient. Le MEQ [Ministère de l'Éduca-



AURÉLIEN BOIVIN

tion du Québec] avait bien un organe d'information destiné à toutes les écoles, mais celui-ci était nécessairement univoque. Surtout, il n'existait rien de spécifiquement consacré à l'enseignement du français!

En ce temps-là, au restaurant, la « waitress » francophone « callait » encore en anglais ce que le client francophone avait commandé, et le Québec était secoué par une réaction épidermique au projet de loi 63, loi qui consacrait le libre choix des citoyens de la langue dans laquelle ils désiraient recevoir leur éducation. Les professeurs de français étaient évidemment les premiers interpellés par cette situation, et c'est pourquoi on ne s'étonne pas que, dans le numéro consacrant les vingt-cinq ans de la revue, Gilles Dorion, qui en fut le directeur de 1986 à 1991, conclut qu'étant donné le contexte de son apparition, il ne manquait au nom de la revue « que le point d'exclamation²! »

Et la revue fut

Je vais peut-être un peu vite. C'est qu'à sa fondation par l'AQPF la revue n'était pas une revue, mais un journal dont le premier numéro reprenait, pour l'essentiel, le contenu du *Livre noir*. S'il est facile, aujourd'hui, pour quiconque possède une connexion Internet, de consulter tous les numéros de la revue sur le site *erudit.org*, il est toujours impossible de se faire une tête du contenu du journal...

Au début des années soixante-dix, pendant cette période préhistorique d'avant Internet, le journal

était l'organe de liaison privilégié entre les membres d'une association. Mais l'AQPF visait un public très large et a vite compris que le journal n'était « pas de nature à attirer de façon continue des collaborations de qualité. [...] Il apparaissait dès lors nécessaire de franchir un saut qualitatif³ ». Au onzième numéro, le journal a publié une lettre adressée à André Gaulin, lettre écrite par Christian Vandendorpe, qui deviendra le premier directeur de la revue. Celui-ci montre de l'enthousiasme pour le journal, tout en avouant regretter « de ne pas encore y trouver un reflet vivant de la vie culturelle, au moins sur le plan littéraire, du Québec. Pourquoi ne pas ouvrir davantage le journal sur les spectacles et les œuvres et les auteurs (en principe ce sont là des points qui devraient intéresser les professeurs de français). Je précise, brutalement : écarter les questions métaphysiques et répandre l'enthousiasme pour ce qui se fait en français au Québec, pour ce qui s'y écrit et ce qui s'y dit. Il ne faut pas se tromper de cible ! Un professeur de français ne peut pas passer son temps à convaincre ses élèves de la valeur théorique du cours de français, il doit... leur apprendre le français!⁴ »

Ainsi, il est clair, dès le premier numéro de la revue, en 1974, qu'afin de mener à bien sa mission d'alimenter la boîte à outils des professeurs de français, la revue doit embrasser largement le terrain de la culture au delà du strict domaine pédagogique. Est-ce à dire que la pédagogie est culturelle ? Non, et l'action de *Québec français* encore moins ! répondent depuis quarante ans les différents organismes subventionnaires du milieu culturel qui ont toujours refusé le moindre denier à ces bénévoles de toujours. Hormis quelques subventions discrétionnaires du ministère chargé de l'application du projet de loi 101⁵ (l'héritier du *bill* 63), la revue ne survit qu'avec les abonnements (trop souvent institutionnels) et une publicité de plus en plus difficile à trouver...

Sommes-nous naïfs de croire que, en plus de partir du vécu individuel de l'écolier, de l'élève, de l'étudiant, nous devons aussi nous appuyer sur notre patrimoine littéraire collectif, en recourant, selon les besoins et les interrogations, à notre passé historique, à notre tradition, mais également à notre géographie actuelle, à notre culture en évolution et à notre devenir ? Nous effectuerons ainsi un cycle complet, depuis l'auteur jusqu'au lecteur, qu'il se nomme enseignant, étudiant, public...



Nous justifierons notre existence (eh! oui) et légitimerons notre rôle de professeurs de français⁶.

La revue *Québec français* a été une pionnière. Certes, à l'époque, il existait déjà des revues universitaires de littérature et de pédagogie, mais elles étaient de type dit savant (c'est-à-dire excluant toute tentative de vulgarisation). La revue *Lettres québécoises*, elle, n'est née qu'en 1976. Aujourd'hui, nos dossiers sur les écrivains contemporains doivent beaucoup au *Québec français* d'alors (l'autoportrait, c'était eux, bien avant

nous...). À l'époque, certains se demandaient pourquoi la revue accordait autant d'importance à des auteurs aussi vulgairement vivants et québécois qu'Anne Hébert, Gabrielle Roy ou Jacques Ferron⁷... Ce à quoi l'actuel directeur de la revue, Aurélien Boivin, se plaît à rappeler que « dans le mot «classique», il y a le mot classe », et d'insister qu'on ne peut imaginer un classique qui n'aurait jamais été mis au programme dans aucun lieu d'enseignement.

Malgré ce qui précède, il serait vain d'imaginer qu'il y a l'ombre d'une compétition entre nos revues, me rassurait M. Boivin sans que je lui aie rien demandé... *Lettres québécoises* n'a pas volé les dossiers d'écrivains à *Québec français*. *Québec français* a décidé d'épouser les thématiques parce qu'ainsi elle peut embrasser plus largement le spectre littéraire... Ce qui veut dire que la revue s'intéresse désormais à des littératures autres que québécoises (M. Boivin parle notamment avec beaucoup de fierté du numéro 154, « La francophonie dans les Amériques »).



Québec français n'a jamais été deux revues. Elle a toujours été à la fois une revue pédagogique et une revue littéraire à part presque entière (« On n'est pas portés sur la démolition des œuvres, on préfère les ignorer »... par manque d'espace, me dira-t-il en substance). L'idée a toujours été de ne jamais montrer cette dichotomie au lecteur. Certes, la revue arrive à intéresser le simple parent, mais son actuel directeur déplore que l'enseignant moyen boude encore trop son plaisir. Pourtant, essayer *Québec français*, c'est l'adopter. 

1. Christian Vandendorpe « Origines et défis : 1974-1985 », *Québec français*, n° 100, 1996, p. 6. <http://id.erudit.org/iderudit/58681ac>

2. Gilles Dorion, « Dits et gestes d'une revue », *Québec français*, n° 100, 1996, p. 9. <http://id.erudit.org/iderudit/58683ac>

3. Christian Vandendorpe « Origines et défis : 1974-1985 », *Québec français*, n° 100, 1996, p. 6. <http://id.erudit.org/iderudit/58681ac>

4. Gilles Dorion « Dits et gestes d'une revue », *Québec français*, n° 100, 1996, p. 9. <http://id.erudit.org/iderudit/58683ac>

5. Dans la section « À propos » du site de la revue, on annonce pourtant : « La revue *Québec français* est commanditée par le ministre de l'Éducation du Québec et par le ministre de la Culture et des Communications, responsable de l'application de la Charte de la langue française. » C'est que les contorsions sont un passage obligé, même pour ceux qui ne récoltent que des *peanuts* occasionnelles...

6. Gilles Dorion, « Et la littérature... », *Québec français*, n° 36, 1979, p. 16. <http://id.erudit.org/iderudit/51330ac>

7. Gilles Marcotte, « *Québec français : littérature, enseignement* », *Liberté*, vol. 27, n° 3, (159) 1985, p. 4-18. ou <http://id.erudit.org/iderudit/31269ac>

eStuaire

LE
POÈME EN
REVUE

ABONNEMENT POUR QUATRE (4) NUMÉROS PAR ANNÉE
TRANSPORT INCLUS

TARIF	RÉGULIER	É.-U.	ÉTRANGER
1 AN	41,01 \$ INSTITUTION 72,91 \$	55 \$ INSTITUTION 75 \$	65 \$ INSTITUTION 85 \$
2 ANS	72,91 \$ INSTITUTION 132,15 \$	90 \$ INSTITUTION 130 \$	110 \$ INSTITUTION 150 \$
3 ANS	104,81 \$ INSTITUTION 191,39 \$	— INSTITUTION —	— —

nom

adresse

code postal

téléphone

télécopieur

courriel

veuillez m'abonner à partir du numéro

ABONNEMENT

EStuaire CP 48774, Outremont (QC) H2V 4V1